

Je décide que je dois absolument aller à Rome. Je prends la décision un soir, en me démaquillant, Pierre est déjà couché, dans le miroir de la salle de bains, par l'interstice de la porte entrouverte, je peux le voir faisant semblant de lire *L'homme qui regardait passer les trains*, le roman de Simenon – mais il fait semblant, effectivement : il est mort de fatigue et trop éméché pour vraiment se concentrer.

Nous sommes rentrés de l'un de ces dîners de représentation auxquels je l'accompagne en jouant – plutôt bien, je trouve – mon rôle de femme d'un important diplomate. Dîners ennuyeux, où tout est toujours pareil : pareils les fromages avant le dessert, les gâteaux imposants, la teneur des conversations, et aussi les visages, les manières, ces échanges trop superficiels sur des sujets qui ne m'intéressent ni ne me surprennent.

L'art du démaquillage (et du maquillage) m'a été enseigné par Leïla, une amie esthéticienne – plus exactement : mon esthéticienne, qui est ensuite devenue une amie. Nous avons des vies très différentes, elle et moi. Leïla n'est pas mariée, n'a pas d'enfants. Elle s'occupe de son père, un vieux monsieur antillais de Fort-de-France, émigré à Paris il y a plus de cinquante ans, très gentil, les cheveux blancs en harmonieux contraste avec le noir de la peau (avec Leïla, j'ai déjeuné chez

lui, à Champigny, un dimanche que je n'oublierai pas). Leïla a monté son activité toute seule, et le local de son salon d'esthétique, dans le dix-septième, après vingt-cinq ans de location, elle va maintenant l'acheter, ce dont elle est très fière, à juste titre. Je me sens bien avec Leïla, j'aime bien la voir pour un café ou un déjeuner sur le pouce. Il y a des gens qui, quand on les voit, nous galvanisent, nous enrichissent, et pour moi Leïla est de ceux-là : l'esprit combatif, l'élégance, le maquillage toujours parfait – les foulards colorés sur des vêtements sombres, les bijoux imposants, les talons hauts sur lesquels elle se déplace avec une vraie et enviable désinvolture. C'est peut-être parce qu'elle me rappelle un peu ma mère que j'ai confiance en Leïla : elle comprend les choses, elle est attentive, n'a jamais un propos déplacé, l'expérience lui a appris à ne se faire d'illusions sur rien mais sans céder au cynisme, et malgré les difficultés de sa vie de métisse en France, je ne lui ai jamais connu d'attitudes de rancœur ou de récrimination. Donc, Leïla m'a expliqué : avant d'utiliser le tonique je dois attendre que la première couche de lait démaquillant soit absorbée – les dernières traces d'eye-liner, de rimmel ou de khôl, il vaut mieux les enlever après le lait et avant le tonique. Il faut humidifier les lèvres avec un onguent à base d'huile d'argan, que l'on extrait en plongeant le doigt dans une boîte minuscule et très chère, mais que je suis à présent trop fatiguée pour aller chercher là-bas, dans mon sac. Je me contente du lait et du tonique. Pierre a capitulé, dans un ultime effort il a éteint la lampe de chevet led et maintenant, pacifiquement ivre, il dort. Je me regarde dans le miroir, me trouvant, comme d'habitude, ni belle ni laide, et sans vraiment me voir, tant je suis absorbée dans mes pensées.

Je suis rarement allée à Rome ces dernières années, et toujours pour des occasions d'une importance « capitale ». Avec Nina pour les obsèques de notre mère. Il y a bien long-

temps, un Noël où Pierre et moi avions décidé de faire le voyage avec Valentina et Samuel encore petits. C'est Pierre qui avait insisté, avec conviction et même une légère irritation : « Il faut quand même qu'ils voient la ville où leur maman a grandi ; leurs racines, Maddalena, ce n'est pas que Paris, il y a aussi tes lieux à toi ! » Dans ma tête, cependant, Rome reste un endroit problématique : un enchevêtrement de souvenirs sur lesquels, par un instinct naturel d'autoprotection, j'évite de trop m'attarder.

Mais voilà, c'est décidé, pas le moindre doute ce soir. Je dois aller à Rome.

Nina et moi avons toujours beaucoup communiqué, et depuis qu'elle a déménagé à New York, elle voudrait qu'on se parle plus encore. Il suffit d'un rien pour que ma sœur m'appelle ou m'envoie des messages par WhatsApp. Ces derniers arrivent de manière intempestive, sans aucune considération de sa part pour le fuseau horaire qui nous sépare. En pleine nuit, à l'aube, pendant la journée quand je me promène seule, le soir juste au moment où on est tous les quatre (Pierre, les enfants et moi) sur le point de passer à table. Inexorable, voici l'iPhone qui émet le petit son de clochette notifiant un message. Tant d'incursions envahissantes, d'inopportunes interférences. J'ai appris à éteindre mon téléphone pour me rendre injoignable; mais quand je le rallume et que je trouve les textos de Nina, à chaque fois une pointe d'angoisse fait que je me sens obligée de lui répondre. « Je dormais », « Ce n'est pas le bon moment maintenant », « On peut se parler demain? », je textote frénétiquement, en espérant que ma sœur saura saisir la manière implicite dont je lui suggère de faire preuve de plus de discrétion et de parcimonie communicationnelle. Mais rien à faire : Nina persévère, s'obstine à importuner. « Oh Maddi, je suis stupide, pardonne-moi, je n'ai pas fait attention! » : elle sait très bien se confondre en excuses, pour ensuite, imperturbable, comme si de rien n'était,

repandre ses rafales envoyées dans l'éther à des heures indues. Moi je lui pardonne ; mais Pierre est très sévère. « Un truc de fou ! Ta sœur est tellement narcissique qu'elle interrompait sans scrupule le sommeil d'un nouveau-né ! », peste-t-il quand j'ai oublié de mettre mon téléphone sur silencieux et que le gazouillis des messages WhatsApp nous réveille en sursaut. Patiemment, je recommence à taper : « S'il te plaît, Nina, fais gaffe au fuseau horaire, il y va de ma sérénité conjugale... » Je rétablis le silence télématique – interrompu par des avalanches d'émoticônes envoyées par Nina et que je verrai plus tard, des myriades de smileys, des yeux en forme de cœur, des mains jointes en prière, un parasol, deux flûtes de champagne qui trinquent en un tchin-tchin idéal, des bouquets de fleurs, des bananes pelées, des portées remplies de notes pour dire (ou invoquer) des harmonies renouvelées.

Rien de neuf. Nina : c'est elle qui compte, elle avant tout. Contrairement à Pierre, je ne suis pas agacée par l'égoïsme de ma sœur. J'y suis habituée, c'est comme ça depuis que nous sommes venues au monde. Nina, ma petite sœur, belle et capricieuse, emportée, difficile, premier rôle. Fatigante. Si différente de moi, moi Maddalena surnommée Maddi, moi la sœur aînée plus timide, sobre, réservée. Moi qui toujours soutiens Nina, l'excuse, lui sers de bouclier ; moi, sa spectatrice privilégiée.

Les causes des excès de ma sœur, je les connais, toutes. Si elle exagère, si elle parle à tort et à travers, si elle en fait trop, si elle ne comprend pas les situations ni les gens qu'elle a en face d'elle, c'est avant tout parce qu'elle ne parvient pas à se maîtriser. Sa nature est impulsive, embrouillée, une collection d'humeurs qui changent sans cesse. Et pour compliquer encore les choses, il y a sa beauté : magnétique, un charme dont Nina, même à présent qu'elle est adulte, n'a jamais su prendre la vraie mesure. Elle est une femme maintenant, et

elle ne sait toujours ni prévoir ni prendre en considération l'effet qu'elle produit sur les autres.

« Quel regard, bon sang ! » : j'ai entendu des dizaines et des dizaines de fois ce compliment que lui adressaient des connaissances, des parents, des étrangers. Tous frappés par ses yeux, verts comme ceux de Gloria, notre mère. Un vert intense, on peut y lire de la vulnérabilité, mais aussi quelque chose d'impérieux, et ce mélange suffit à désorienter complètement. Un regard auquel on ne peut se soustraire, d'une intensité accrue par les sourcils sombres, d'une implacable beauté, en ailes de mouette. Physiquement, moi j'ai hérité de la constitution de la famille paternelle, les Cavallari – les os longs, les hanches hautes et un peu carrées, les épaules étroites de Seba. Alors que Nina a le corps de Gloria, ses jambes longues, galbées, droites, la poitrine généreuse, le buste juste légèrement disproportionné (pas beaucoup, mais un peu court par rapport à ses jambes élancées). L'allure naturellement gracieuse, une élégance innée qui m'est toujours apparue comme un objectif impossible à atteindre.

Je vis depuis toujours avec la personnalité de Nina, j'en connais chaque pli. Tout en l'infligeant aux autres, c'est comme si elle s'excusait de son encombrante nature. Elle exaspère mais en même temps, totalement désarmée, elle demande qu'on la comprenne. Je le remarque, moi qui suis sa (seule) sœur. Les autres ne voient pas la nuance : Nina apparaît comme une femme très belle et exubérante, mais dotée d'un tempérament inconséquent, lunatique. C'est agréable de la côtoyer, mais c'est difficile ; trop prenant.